Revue de presse

JEUNESSE IMAGINAIRE

Un film de Ruxandra Gubernat



Sortie le 12 mars 2025

Distribution / production : Tajine Studio

Presse : Stanislas Baudry : sbaudry@madefor.fr

Libération



Stefania, ado et activiste écoféministe. PHOTO TAJINE STUDIO

CINÉMA

«Jeunesse imaginaire», toile de lutte

La Roumaine Ruxandra Gubernat signe un docu-manifeste plein d'espoir qui suit trois jeunes de son pays à la recherche d'un avenir meilleur.

Des nouvelles de la Roumanie? Pas tellement. Des nouvelles de la jeunesse roumaine, non plus, malgré le titre affichant sa généralité majestueuse. *Jeunesse imaginaire* est plutôt un docu-manifeste, léger et au pas de charge, se moulant aux formes en boucles quotidiennes des vidéos Instagram ou Tiktok de ses protagonistes: c'est un film-tract pour une jeunesse au présent, en son nom éternel, c'est le journal de grandes espérances de deux filles impatientes et d'un garçon qui se la raconte. Una d'abord, actrice de théâtre en herbe, bouille brune amène et pas froid aux yeux, issue de la classe moyenne; Habet, beau gosse hâbleur qui enchaîne le flow stylé de son hip-hop, aux parents roms, indocilité et déterminisme; Stefania, activiste écoféministe, avec sa mère dépassée, modeste et de bonne volonté, qui déteste le système éducatif de son pays comme les deux autres, et comme eux, aspire à de grandes études, loin à l'étranger. La réalisatrice les suit à différents degrés de révolte, sur six années.

Saute-mouton. Entrelaçant à partir de 2018 les changements à vue comme les temps suspendus des mois de Covid, Ruxandra Gubernat emboîte le pas des trois jeunes qui se côtoient, vivant dans des mondes différents. Elle joue à saute-mouton entre différents milieux et plusieurs lieux, mais une seule révolte. Jeunesse éternelle des vies courroucées, rebellées contre l'autorité, les parents, la société. Ces truismes et cette liberté, le film a la modestie de les regarder sans cynisme, dans la conviction que chaque génération a de quoi réinventer la vie, résister au monde qui l'accueille et veut l'avaler, ne se lassant jamais d'espérer qu'elle triomphe.

Fluidité. Une pancarte «*Keep calm and panic*» surgit au détour des plans, double injonction et diapason des trois protagonistes, dans cet état cool mais pas cool d'être jeune et d'imaginer sa vie, d'échouer (à une candidature), de glisser (dans le découragement), de se perdre (dans la drogue). Pour fuir mieux, il y a la fluidité, le vol, l'exil. *Jeunesse imaginaire* est un film en survol et de désinvolture, enregistrant ce qu'il faut d'aimable et insolent (ne jamais s'appesantir) et de pataud répétitif (les envolées cut sur les musiques au mètre), pour coller à ses trois sujets, trois beautés de l'âge ingrat.

CAMILLE NEVERS

JEUNESSE IMAGINAIRE
de RUXANDRA GUBERNAT 1 h 24.

les inRockuptibles

“Jeunesse imaginaire” : la Gen Z regardée avec lucidité et tendresse

Filmé sur quatre ans, le documentaire de Ruxandra Gubernat observe avec sensibilité les trajectoires contrariées de trois ados en Roumanie.

Alors qu’iels envisagent de quitter la Roumanie après leur dernière année de lycée, Una, une actrice, Stefania, une militante écologiste, et Habet, un rappeur, font face à leur avenir. Le documentaire de Ruxandra Gubernat les suit de leurs 16 ans jusqu’au début de leur vingtaine, observant leur relation familiale et scolaire alors que la crise sanitaire va bientôt bouleverser leur quotidien.

Tous·tes trois sont issu·es de classe sociales différentes (Una et Stefania appartiennent à la classe moyenne supérieure, tandis que Habet est issu d’un milieu populaire particulièrement modeste), et le film les saisit à un moment où iels doivent prendre leurs premières grandes décisions. Entre questionnement sur l’avenir et déterminisme social, les adolescent·es ouvrent la porte d’un nouveau monde brutal dont l’horizon est flou. S’iels paraissent suffisamment mûr·es pour être responsables de leurs choix, la société leur renvoie sans cesse qu’iels ne peuvent être pris·es au sérieux. En périphérie des images, un autre obstacle redoutable vient entraver leur route. Dans une Roumanie où les contraintes sanitaires semblent avoir été particulièrement répressives, le film diffuse en creux le sentiment qu’un seuil sécuritaire a été franchi et qu’il ne compte pas revenir en arrière, même après la levée des interdictions du Covid-19.

Construite sur des portraits intimes filmés à hauteur d’ado combinés à des images produites par les protagonistes elleux-mêmes sur leur smartphone (stories Insta et vidéos TikTok), la grammaire visuelle d’une Jeunesse imaginaire insiste sur cette génération d’interprètes qui n’hésitent pas à se mettre en scène en se servant, de façon quasi obsessionnelle, du pouvoir de l’image. Iels semblent autant stimulé·es qu’enfermé·es dans un perpétuel mouvement de création de contenu. Le film montre à quel point le trio oscille entre une clarté totale dans ses discours et ses convictions, une acuité imparable sur le monde qui l’entoure et une sensation de trouble et de désordre métaphysique face à la pression médiatique et au double identitaire qu’iels se façonnent sur les réseaux sociaux.

> Ludovic Béot

Le Monde

« Jeunesse imaginaire » : chacun cherche sa place

Génération Covid. La documentariste Ruxandra Gubernat suivait le quotidien de trois jeunes roumains qui s'apprêtaient à finir le lycée au moment de la pandémie. Son film, Jeunesse imaginaire, encapsule donc quelque chose de cet âge si particulier autant que de nos vies à tous.

Les mesures de confinement viennent, ici, intensifier la trajectoire de chacun des personnages. Habet, qui rêve de percer dans le rap, décroche peu à peu de la vie scolaire pendant qu'Una, aspirante actrice, et Stefania, militante écologiste, aiguisent leur désir de partir étudier à l'étranger.

Si le poids des milieux sociaux et structures familiales pèse sur les possibilités qui s'offrent à chacun, tous sont tiraillés par les mêmes questionnements sur leur identité, leur avenir et leur place dans la société. Avec, en fil rouge, l'importance prise par les réseaux sociaux dont l'esthétique pop et pleine d'énergie vient nourrir une mise en scène qui cherche à coller au plus près à son époque.

Boris Bastide

PREMIERE

Première ***

Après avoir passé six ans en France, Ruxandra Gubernat retourne en Roumanie avec une idée de documentaire en tête. Dans Jeunesse Imaginaire, la réalisatrice suit Habet, Una et Stefania, durant une période transitoire : celle des dernières années du lycée. Ce moment charnière est celui des premières décisions, où l'on commence à tracer son propre chemin. Stefania s'engage dans le militantisme écologique, Una se passionne pour le théâtre. Et Habet commence à rapper. Ces trois adolescents se mettent à imaginer leur vie future, et ont tous un point commun : ils rêvent d'un ailleurs en dehors de la Roumanie, pays qui empêche leurs ambitions. Ruxandra Gubernat montre avec justesse les différents chamboulements d'une génération marquée par l'arrivée du Covid et du confinement, alors en plein passage du baccalauréat. Le tout sur un ton léger, qui esquive hélas parfois des enjeux plus profonds.

Lisa Gateau

Jeunesse imaginaire (Vis.Viata)

de Ruxandra Gubernat

En Roumanie, trois ados ne pensent qu'à partir à l'étranger. Tourné durant six ans, ce documentaire enchaîne les fragments de vie, souvent touchants, en faisant le choix de l'ellipse et de la rapidité. En découle un récit certes rythmé mais un peu frustrant.



DOCUMENTAIRE
Adultes / Adolescents

◆ **GÉNÉRIQUE**

Scénario : Ruxandra Gubernat, Irina Dobrita et Henry Rammelt **Images :** Andrei Dudea **Montage :** Robert Bitay **1re assistant réal. :** Henry Rammelt **Son :** Florin Tabacaru et Victor Miu **Production :** Manifest Film **Productrices :** Monica Lăzurean-Gorgan et Elena Martin **Distributeur :** Tajine Studio

84 minutes. Roumanie, 2024
Sortie France : 12 mars 2025

★★ En Roumanie, un lycéen, Habet, et deux lycéennes, Una et Stefania, rêvent de faire leurs études à l'étranger. Habet fait du rap, et Una du théâtre, quand Stefania milite pour la justice climatique. Plus tard, Una fait la fête, et Habet, qui répète le spectacle de fin d'année, se verrait bien à la Royal Academy of Dramatic Art. Quant à Stefania, elle manifeste... Plus tard encore, on joue le spectacle de fin d'année. Una postule pour une bourse. La crise du COVID-19 éclate. Una et Stefania restent donc confinées et révisent pour le bac. Habet et ses amis sortent la nuit. Una et Stefania réussissent leur examen. Habet, de son côté, enregistre un rap en studio. Stefania part finalement étudier à Barcelone. Una, elle, n'a pas obtenu de bourse. Habet galère et se drogue. Des mois plus tard, Stefania prévoit une année sabbatique, Una étudie l'anthropologie, et Habet, sobre, est plein de projets.... Ce documentaire, tourné sur six ans, propose un récit construit en mosaïque à partir d'instantanés du quotidien de trois jeunes gens. Captés à la volée par une caméra portée, ou par les ados eux-mêmes avec leurs smartphones (à la façon de ces micro-histoires de quelques secondes dans lesquelles aujourd'hui chacun.e se met en scène, déversées par millions sur les réseaux sociaux à chaque seconde), ces moments de vie, d'action, d'échanges ou de monologues se succèdent à un rythme soutenu. En résulte une narration heurtée, elliptique, qui ne permet pas vraiment de savoir combien de temps s'est écoulé, pour l'un.e ou pour l'autre de ces jeunes, depuis la séquence précédente. Les "personnages" choisis par la réalisatrice sont tout à fait attachants. Chacun.e à leur manière, Habet, Una et Stafania expriment les mêmes doutes, la même fatigue de vivre en Roumanie, le même point de vue critique sur le système scolaire, et surtout la même vitalité, le même désir d'ailleurs, d'expériences, d'horizon. Par petites touches, leurs personnalités se révèlent, à mesure que l'on découvre également le milieu dans lequel chacun.e évolue. Habet vit dans un quartier modeste, ses textes de rap relatent les difficultés que sa famille et lui ont connues. On le voit donner de l'argent à son père. Stefania reproche à sa mère de l'étouffer, tout en la comprenant. Una est entourée de parents très présents, dont elle refuse les conseils avant d'y réfléchir. Ce tableau impressionniste d'une jeunesse fragile et assoiffée d'espoir est à la fois touchant et frustrant. Peu d'actions ou de dialogues sont filmés dans leur longueur. On saute d'un jour, d'un mois à l'autre sans parfois tout saisir de ce qui se passe. On ne sait pas qui a écrit les textes du spectacle de fin d'année, empreints de critique politique et sociale. On ne sait pas à quel moment Habet s'est mis à consommer de la drogue. Ce choix du fragment, de l'allusion et de la rapidité vient peut-être du souci de toucher un public jeune, supposé rétif à la lenteur et à l'attention de plus en plus précaire. Cela s'entend, mais on y perd en substance, avec le sentiment d'un survol plutôt que d'une rencontre. **_G.R.**

Visa d'exploitation : 164158. Format : 1,85 - Couleur - Son : Dolby SRD.

© les Fiches du Cinéma 2025

peu surpris par le poids des déterminismes de genre et des modèles traditionnels qui écrasent leurs rêves et finissent par s'imposer lors du passage à l'âge adulte, et touché par la brèche ouverte par cette expérience. Le départ d'une comédienne en herbe vers Le Caire et l'arrivée d'une nouvelle génération qui sillonne les rues en fanfare sont les signes d'un frémissement.
Dominique Martinez

Intercepts

Intercepted
Documentaire canado-ukrainien,
d'Oksana Karpovych.

Dans le dispositif radical adopté, deux mondes se heurtent. Les images d'une Ukraine dévastée et résiliente n'illustrent pas ce que l'on entend, des conversations de soldats russes appelant leurs proches au pays. Sans début ni fin, les propos sans fard interceptés par les services de renseignement révèlent la violence qui règne sur le terrain et dans les têtes : la peur de mourir, la méfiance à l'égard du pouvoir, les atrocités commises et assumées. Au téléphone, une femme se désespère en constatant ce que son homme est devenu, tandis que des mères encouragent à piller, à tuer les « fascistes », les civils, tous les *kholkhols*. À travers la propagande récitée (les maux russes viennent de l'Occident) et la jalousie vomie (les Ukrainiens sont des traîtres « pédés »), s'entend autant la manipulation réussie d'une partie de la société que la désolation individuelle causée par l'idéologie et la guerre même. Le montage assuré par Charlotte Tourrès donne leur force aux choix d'une réalisatrice qui veut aussi faire entendre ici une dernière volonté (« Empêchez mon fils de faire l'armée »), là une conscience déchirée : « Je me rends bien compte que je suis devenu fou. »
Nicolas Geneix

Jeunesse imaginaire

Tinerete imaginata
Documentaire roumain,
de Ruxandra Gubernat.



Trois adolescents bucarestois se rêvent autres et ailleurs : une gamine de la bourgeoisie intello qui voudrait faire du théâtre et devenir serveuse à Berlin, une activiste de Greenpeace issue des classes moyennes qui donne des leçons à toute la Terre et un Tzigane porté sur les études qui se filme avec son téléphone en train de rapper. Il faut surmonter la première demi-heure du documentaire, soumise à l'esthétique de cet âge : plans courts, inondés de musique pourrie, fêtes où tout le monde crie, image souvent verticale car « smartphonée ». Ruxandra Gubernat, au fil des saisons qui se succèdent avant et après la pandémie de coronavirus, déroule pourtant un constat inexorable : on n'échappe pas à son milieu. La méritante militante part conquérir des diplômes et un zeste de sagesse à l'ouest de l'Europe, le rappeur du ghetto quitte le lycée et fume du crack, la petite bourgeoise surprotégée ne cessera jamais de faire chier ses parents. La réalisatrice saisit des peaux qui bourgeonnent de boutons, de l'anglais internationalisé qui s'immisce dans les blagues en roumain, des cheveux teints, mais surtout des rêves qui s'évaporent. La Roumanie triomphe de sa jeunesse en de belles séquences tristes : la lecture du mail de refus d'une école prisée, une « visio » semi-foirée pour un cursus à l'étranger, la dégustation nocturne d'un sandwich sur un trottoir avec un pote aussi paumé que soi. Des trois, c'est Habet, le gitan éternel, qui l'emporte en sympathie et cinégénie : sa mère obèse à tignasse peroxydée, ses câlins malins aux bourgeoises quand il croise les autres protagonistes, ses nuits à inhaler de la merde qui détruit le cerveau… C'est Habet qui ira le plus mal, c'est lui qui jamais ne s'en sortira ; mais, entre-temps, il aura beaucoup donné à la caméra.
Fabien Baumann

Lire Lolita Téhéran

Leggere Lolita a Teheran
Israélo-italien, d'Eran Riklis,
avec Golshifteh Farahani,
Zar Amir Ebrahimi, Mina Kavani.

Publié il y a plus de vingt ans, *Lire Lolita à Téhéran* (Éditions Zulma, 2003) est l'autobiographie d'Azar Nafisi. L'autrice y raconte sa vie d'enseignante en littérature anglophone à la fac de Téhéran dans les années 1990. Contrainte de démissionner pour avoir refusé de porter le



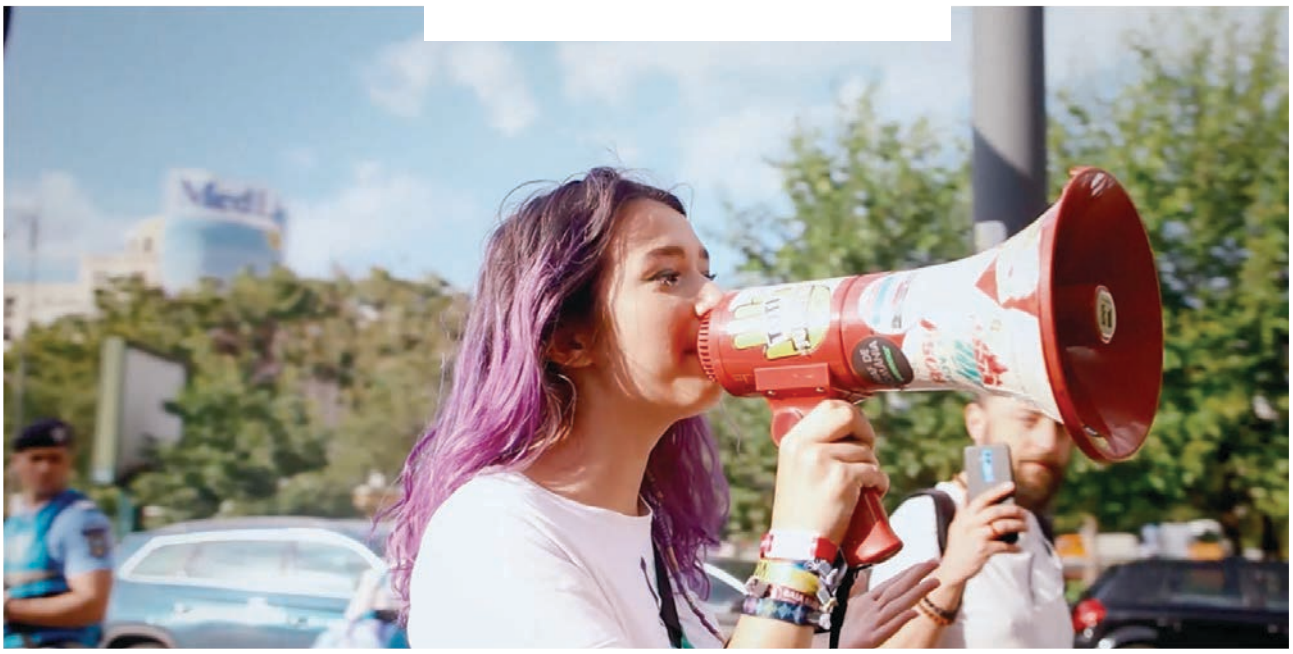
voile, Azar Nafisi va donner cours chez elle, lire et enseigner *Gatsby le magnifique*, *Lolita* ou *Orgueil et Préjugés* dans la clandestinité.
Azar Nafisi a quitté l'Iran et écrit son livre en anglais, à Washington. Ce film a beau être une reconstitution historique, il semble nous parler au présent. À part le développement des réseaux sociaux, peu de choses ont changé. On connaît par cœur ces images de femmes courageuses rouées de coups, l'ombre sinistre de la prison d'Evin, les index dressés et les visages butés des barbus qui croient parler pour Dieu.
À l'écran, sous le regard d'un cinéaste israélien, l'Iran ressurgit en Italie. Le destin des personnages croise celui de leurs interprètes, les trois grandes actrices iraniennes exilées réunies. Enfin, le générique tombe sur l'image bien réelle de Golshifteh Farahani chantant « Baraye », l'hymne du mouvement Femme, vie, liberté lors d'un concert de Coldplay à Buenos Aires, en 2022. Malgré sa mise en scène très classique, *Lire Lolita à Téhéran* est un film absolument bouleversant.
Adrien Gombeaud

Maman, Dieu et Sylvie Vartan

Français, de Ken Scott, avec Leila Bekhti,
Jonathan Cohen, Naïm Naji,
Milo Machado-Graner, Sylvie Vartan.

Ce titre assez goûtu était déjà celui du roman autobiographique de Roland Pérez que Ken Scott, le réalisateur québécois de *Starbuck*, adapte ici. Dans la France de 1963, Roland, petit dernier d'une famille nombreuse juive séfarade, naît avec un pied bot au désespoir de sa mère qui décide que son fils « n'est pas handicapé et […] aura une vie merveilleuse ». En attendant un miracle, elle remue ciel et terre pour faire marcher son fils normalement, quand la médecine traditionnelle déclare forfait. Dans ce rôle de mère courage exubérante, possessive et trop aimante, Leïla Bekhti est extraordinaire, à la fois drôle

maze



« Jeunesse imaginaire » – La vie devant soi

Profitant d'un retour aux sources en Roumanie, la documentariste Ruxandra Gubernat décide de suivre trois adolescent·e·s durant leur année de terminale. Durant cette année décisive, la réalisatrice parvient à capter les doutes d'une jeunesse plurielle.

Prenant place en Roumanie, pays natal de Ruxandra Gubernat, Jeunesse imaginaire suit trois jeunes effectuant leur dernière année au lycée. Empreint·e·s de nombreux doutes, Ena, Stefania et Habet interrogent, face à la caméra attentive de la cinéaste, les pressions familiales et sociales qui viennent compliquer leurs choix de vie. À cela vient s'ajouter la crise sanitaire de 2020 qui, formellement et narrativement, fait voler en éclats les trajectoires de cette jeunesse.

Résonances



Jeunesse imaginaire a pour parti pris de suivre uniquement trois adolescent·e·s, et non toute une classe de terminale. Ena est un·e jeune comédien·ne en devenir très sûr·e d'iel. Stefanie est, quant à elle, une militante écologiste soumise à une très forte pression parentale, et est très anxieuse. Enfin, Habet est un jeune rappeur pour lequel l'école est plus difficile à surmonter.

Cette richesse dans les parcours et les personnalités, la réalisatrice la transpose dans la forme du documentaire. Suivant chaque jeune avec un dispositif réduit, Ruxandra Gubernat cesse pour un temps de les accompagner à l'arrivée de la Covid 19. Ainsi, le dispositif se réduit davantage en se centrant sur des images personnelles tournées au téléphone par les adolescent·e·s. Le film joue également avec certaines séquences de répétitions d'Ena, dans lesquelles iel interprète un·e lycéen·ne, ce qui accentue le brouillard entre fiction et documentaire.

Mais, dans cette polymorphie, les trois jeunes voient leurs chemins se croiser au travers de leurs luttes. Par la musique, le théâtre et le militantisme, iels clament les désarrois d'une jeunesse anxieuse, et perpétuellement entravée financièrement et socialement.



Contradictions

Malgré la liberté en ligne de mire, il est intéressant de noter les contradictions au sein de cette jeunesse incarnée en ces trois parcours divers. Ena est peut-être le personnage le plus intéressant pour cela. Iel est conscient·e, par exemple, des défaillances politiques des États-Unis, et de la place centrale qu'y occupe le capitalisme. Mais, malgré cela, le soft power étatsunien fait tout de même rêver Ena avec ses campus, ou encore, les péripéties mondaines de Gossip Girl.

Plus tard, c'est le montage du film qui taquinera gentiment son propos. Lorsqu'iel parle de son plaisir casanier, ou encore de sa joie d'être en sa propre compagnie, le montage alterné montre Ena dans divers lieux, et constamment entouré·e. Ainsi, le film capte habilement la pression sociale à mener une vie sociale riche.

Après le visionnage du documentaire, l'on se dit que la jeunesse n'est pas si « imaginaire » que ça. Celle-ci est bien ancrée dans le réel, et c'est précisément cela qui la rend si cruciale dans la construction d'un individu.

Justine Carbon

‘

JEUNESSE IMAGINAIRE’, un film de Ruxandra Gubernat,
AU CINÉMA LE 12 MARS… entre immersion, projection et réalisme de ce que sera demain en Roumanie

L’universalité semble être le dénominateur commun de nos pays, et cette ‘quasi’ étude, à laquelle se livre la réalisatrice Ruxandra Gubernat, souligne qu’au travers de nos revendications, nos objectifs et nos erreurs, nous sommes particulièrement semblables. Jetant un regard sur un groupe de jeunes roumains ; d’avant, pendant et après la Covid ; nous sommes invités à les accompagner, dans leurs espoirs, leur envie d’un avenir meilleur, puis dans cet abime qu’a été la pandémie, avant de les retrouver alors que la dernière étape est franchie, qu’ils deviennent autonomes et seuls maitres à bord quant à leur projets.

Il est toujours complexe d’appréhender les informations dans leur globalité et d’être mis face à des situations, sans pour autant que nous nous sentions simplement spectateurs. Ruxandra Gubernat s’aide d’un montage concis et clair, afin de nous aider à découvrir cette jeunesse vibrante et volontaire ; qui par la force des choses va couler et se chercher tout du long d’une épreuve sans commune mesure, la pandémie ; avant de rebondir tout en ayant perdu une partie de ses rêves, car - tel est également le message -, il faut se reconstruire, essayer de s’échapper de cette noirceur, retrouver ses envies et les assumer.

L’un des axes, mis en avant par la réalisatrice, est l’implication et la volonté de s’inscrire dans une démarche citoyenne, transcrite par le biais des répétitions de théâtre et que l’on perçoit au travers des textes qu’ils écrivent et ‘offrent’, des textes en forme de contestation contre la xénophobie, l’exclusion, le racisme ; toutes choses où on les sent extrêmement concernés, combatifs.
Et peu à peu se dessine l’image d’une jeunesse pleine de volonté et d’envie ; d’une jeunesse qui veut s’éloigner du carcan qu’elle subit ou pense subir (parfois la différence est floue) dans son propre pays.

Nous sommes alors porté par un mouvement dynamique, porté par ces jeunes gens, dont l'espoir est d'avoir une vie meilleure que celle de leurs ainés, l'espoir d'un avenir moins rigide et préprogrammé.
Et aux yeux du spectateur se pose effectivement la question liée à ces anciennes républiques de l'URSS, au poids d'un passé qui même au-delà des décennies, peine parfois à s'effacer, images de sociétés qui ont eu beau évoluer, laissent fréquemment leur jeunesse sur le bord de la route.

Et c'est là que la pandémie fera son apparition et remettra tout en question…

On a l'impression qu'en Roumanie, les contraintes ont été plus importantes que chez nous, même si on peut imaginer que c'était partout les mêmes. Et c'est là qu'on se rend compte à quel point, malgré la nécessité, tout ce qui nous a été imposé a été particulièrement dur à vivre et aura probablement impacté notre civilisation ; donnant aux gens l'impression de se sentir totalement abandonnés, livrés à eux-mêmes, 'laissant sur le bord de la route' (à nouveau) toute une frange de la population.
La pandémie prendra fin, et il faudra - avec plus ou moins de succès - reprendre le cours de nos vies.
Enfin c'est l'heure des résultats du baccalauréat, et de la concrétisation des efforts de toute une année et des années précédentes, de l'après COVID ; la prise de conscience qu'une ligne a été franchie… avec en point de mire l'avenir avec ce qu'il peut apporter d'angoisse et de doute !

Alors bien sûr, la réalisatrice montre également que chacun n'a pas les mêmes chances, que chacun est différent. Et ainsi au-delà de l'échec - au-delà de la réussite - ; il y a la volonté de réussir, il y a la volonté de faire quelque chose et d'essayer, d'essayer encore.
Elle souligne l'universalité de nos besoins et nos envies, montrant au travers de ses trois personnages principaux leurs particularités et leur originalité, et ce qui peut les séparer - comme la résilience suite aux échecs consécutifs -, ou les décisions et les choix, de quelques natures qu'ils soient, qu'ils sont amenés à prendre.

Plus proche d'une tranche de vie, que d'une étude sociologique, 'JEUNESSE IMAGINAIRE' nous amène à la rencontre de ces adolescents ; de ces jeunes gens qui grandissent et s'émancipent, n'ayant pas d'autres choix que d'évoluer ; et qui tentent de se trouver une place dans la société.

Synopsis : Six ans après avoir juré ne jamais revenir en Roumanie, la réalisatrice Ruxandra Gubernat filme trois adolescent.e.s dans son pays natal au cours de leurs dernières années de lycée, avant, pendant et après la crise sanitaire du Covid-19. Alors qu'ils prévoient tous de quitter la Roumanie après le lycée, Una, une actrice, Habet, un rappeur, et Stefania, une militante écologiste, se retrouvent pris dans la tourmente quotidienne et face aux choix cornéliens concernant leur avenir. Comment la crise sanitaire va t'elle les affecter, eux et leurs projets ? Qui s'en sortira ?

Sylvain Ménard, mars 2025

Documentaire, 84 minutes (France / Roumanie)
Réalisation : Ruxandra Gubernat
Écriture : Irina Dobriță, Henry Rammelt , Ruxandra Gubernat
Image : Andrei Dudea
Son : Florin Tabacaru, Victor Miu
Montage : Robert Bitay
Production : Monica Lăzurean-Gorgan, Elena Martín
Production : Manifest Film

VieilleCarne

UNE JEUNESSE ROUMAINE

Vieille Carne / Stéphane Loison
~2 minutes

Un documentaire de Ruxandra Gubernat
Sortie le 12 mars 2025



L'HISTOIRE

Six ans après avoir juré ne jamais revenir en Roumanie, la réalisatrice Ruxandra Gubernat filme trois adolescent.e.s dans son pays natal au cours de leurs dernières années de lycée, avant, pendant et après la crise sanitaire du Covid-19. Alors qu'ils prévoient tous de quitter la Roumanie après le lycée, Una, une actrice, Habet, un rappeur, et Stefania, une militante écologiste, se retrouvent pris dans la tourmente quotidienne et face aux choix

cornéliens concernant leur avenir. Comment la crise sanitaire va t'elle les affecter, eux et leurs projets ? Qui s'en sortira ?

L'AVIS

Filmé sur quatre ans, le documentaire de Ruxandra Gubernat observe avec beaucoup d'acuité, de sensibilité, le parcours de trois ados en Roumanie. De nombreuses scènes sont intéressantes sur cette jeunesse un peu perdue mais qui essaye de trouver sa place dans un monde en plein chamboulement surtout par rapport à la Covid 19. Pression scolaire, sociale, attentes personnelles, peur de l'échec, problèmes familiaux, drogues, tout y passe! C'est le générique de fin qui nous donne les réponses, un peu trop courtes, sur ce qu'ils sont devenus. La jeunesse roumaine se cherche et fout le camp !